

leusement représenté l'envolement de ces deux archi-déeses !

On aura beau faire des miracles à l'Opéra, retrouvera-t-on ces deux reines de la danse ! Camille Roqueplan les peignait pour son frère Nestor, qui fut le plus charmant et le plus paradoxal des directeurs de l'Opéra. Il me donna ces deux chefs-d'œuvre en me disant :

— Tu vois ces deux panneaux, je les consacrais à mon cercueil, car je voulais être bien reçu pour aller dans l'autre monde ; mais, tout bien considéré, je trouve Essler et Taglioni beaucoup trop diaboliques pour m'accompagner là-haut. Je te les donne, j'irai les voir dans ta galerie.

Une autre figure digne de survivre ce que survivent les danseuses, c'est Carlotta Grisi, qui fit tourner la tête à mon cher Théophile Gautier. Mais il tourna bientôt la tête de l'autre côté pour Ernesta Grisi, la sœur de Carlotta, qui bénit cet hyménée de la main gauche, plus sérieux que tant de mariages de la main

droite. De là naquirent deux filles charmantes. La première porte un nom célèbre : Judith Gautier ; la seconde s'est contentée d'être heureuse en épousailles avec Emile Bergerat, qui n'a eu qu'un tort dans sa vie : avoir trop d'esprit.

En ce temps-là, Théo était un des fidèles des coulisses de l'Opéra. On n'a pas oublié ses ballets ; ne représente-t-on pas encore *Gisèle*, d'ailleurs tout un enchantement ?

J'allais souvent moi-même dans les coulisses où je devins quelque peu amoureux de la Rosita, mi-Espagnole, mi-Française. Elle ne savait ni lire, ni écrire ; mais comme elle savait danser ! Je lui présentai un de mes jeunes amis, ce qui me dispensa de continuer l'aventure. C'était Henri Vermot, secrétaire du comte Roger du Nord, plus tard consul en Amérique. Il était très gai poète, encouragé par Alfred de Musset, ce qui était rarissime.

La Rosita avait la mauvaise habitude d'emprisonner ses amoureux dans sa petite logette

perchée tout en haut du théâtre; mais cette cachette ne lui réussit pas toujours. C'était aussi la logette d'une de ses camarades, laquelle donna un jour un tour de clé et s'envola avec Henri Vermot. Colère bruyante de l'amoureuse ainsi lâchée en pleine passion. Elle pleura devant Roqueplan qui se moqua d'elle.

— Que veux-tu? Si je ne suis pas aimée, je ne puis pas danser!

Et elle pleurait à belles larmes.

— Je tuerai le faquin qui se moque ainsi de moi.

Puis, se mettant à rire :

— Il faut dire que je me suis bien moquée de lui.

Parmi les danseuses de l'Opéra, il y avait plus de terre-à-terre que d'envolées. Elles étaient bourgeoises, ce qui est la pire des physionomies. Les coulisses de l'Opéra avaient par-dessus tout l'air ennuyé. Elles avaient le spleen comme un gros Anglais millionnaire. On y respirait l'atmosphère de la bêtise endi-

manchée. Carlotta Grisi, qui demeurait avec sa mère et sa sœur, rue de Trévise, comme une bonne petite bourgeoise, donnait le millet à ses oiseaux, arrosait les fleurs de son balcon et chantait en brodant. Ses voisins, me disait alors Albéric Second, qui l'entendent chanter et qui ne la voient pas danser, étaient doublement à plaindre, et pour ce qu'ils ne voyaient pas et pour ce qu'ils entendaient.

On n'arrivait pas à ces hautes renommées sans qu'il en coûtât beaucoup aux danseuses à la mode. Par exemple Nathalie Fitz-James, autre célèbre danseuse, avait imaginé une nouvelle méthode de se tourner et se casser tout à la fois. Elle se couchait par terre, le visage tourné du côté du parquet et les jambes étendues. Puis, elle faisait monter sur elle sa femme de chambre, lui ordonnant de peser de tout son poids sur « cette partie du corps » où, comme le disait Arnal, le rein change de nom.

Ce sont là des tours de force qui feraient leur effet à la foire de Neuilly. Par exemple,

au premier acte de *la Peri*, cet autre ballet de Théophile Gautier, Carlotta Grisi y risquait sa vie, selon Roqueplan. Que M. Petipa, le grand rôle, fût maladroit ou distrait un soir, Carlotta pouvait se casser la tête. Théophile Gautier aimait ces jeux périlleux. Plus d'une fois, au cirque, il me disait : « Tu applaudis les héros de tragédie ; je les trouve bien inférieurs aux écuyers du cirque. »

Ce qui gêne toujours le personnel des théâtres ce sont les mères d'actrices. Combien peu sont de vraies mères, mais, en revanche, combien peu sont de vraies filles ! « La mère de la danseuse n'apparaît, d'ailleurs, que comme le dragon du jardin des Hespérides. »

Je ne connais pas bien les mœurs d'aujourd'hui à l'Opéra : je doute que la religion les domine. Naguère, toutes allaient à l'église et même au sermon, quelle que fût la désinvolture de leurs vertus. Les bagues et les médailles de sainte Geneviève scintillaient à leurs doigts ; aussi leur prenait-on doucement

la main sous prétexte de faire son salut. Adèle et Sophie Dumulâtre étaient très assidues aux cérémonies de Notre-Dame-de-Lorette. Thérèse et Fanny Essler avaient brodé le velours de leurs chaises à l'église. Madame Stoltz, alors la reine de Chypre, allait entendre la messe et surtout les sermons à Saint-Louis-d'Antin.

Mademoiselle Taglioni déjà avait dit : « Quand je ne suis pas à l'Opéra, je suis à l'église : l'église, l'Opéra des gueux, disait Voltaire. »

Le tort des directeurs de l'Opéra, c'est de garder trop de femmes de l'autre monde. Dans ce pays-là, on aime trop les ruines. Il y en avait bien à ce temps-là une demi-douzaine qui promenaient de par le monde leurs petits enfants. Oh ! les sourires sexagénaires ! comme mesdames Colson, Duménil, Campan et quelques autres dont je ne veux pas me rappeler les noms !

M. Mazillier appelait alors à lui toutes les jeunes célébrités au grand foyer de la danse.

Plus légère que les autres, Pauline Leroux s'exerçait à lever la jambe plus haut que le bout de son nez à la Roxelane. C'est le célèbre Romieu qui marquait la mesure et qui donnait des leçons de maintien, car il avait là ses grandes entrées en sa qualité de préfet comme il n'y en a plus. C'était le plus jovial des habitués. Il amena un jour un autre préfet d'occasion, M. Mazères, qu'on ne trouva pas assez gai et qui fut congédié du foyer avec tous les honneurs dus à sa morosité.

Que de scènes tour à tour tragiques et galantes on pourrait écrire sans sortir de l'Opéra ! Quoi de plus beau et de plus touchant que cette apparition inattendue du grand Hérold, qui avait quitté son lit de mourant pour dire à tous ceux qui vinrent faire cercle autour de ce revenant : « De grâce, mes amis, je sais que je suis perdu, mais sauvez mon œuvre à l'Opéra-Comique. Mon œuvre, c'est ma seconde vie : ne laissez périr ni le *Pré-aux-Clercs* ni *Zampa*, car je mourrais deux fois. »

Et, après avoir embrassé mademoiselle Dorus :

— Sauvez le *Pré-aux-Clercs*, puisque madame Casimir, bien malade aussi, abandonne le rôle d'Isabelle. Reprenez toutes vos forces et jouez le rôle après-demain.

Mademoiselle Dorus se mit à pleurer.

— Comment voulez-vous que je joue après-demain ce rôle, que je ne sais pas ?

— Mademoiselle, reprit Hérold, songez que le *Pré-aux-Clercs*, c'est le chant du cygne.

Quarante-huit heures après, mademoiselle Dorus jouait le rôle d'Isabelle avec plus de génie dramatique qu'elle n'en eut jamais. Et sa voix adorable transporta tous les spectateurs. Hérold mourut content.

On était en pleine musique italienne de par Bellini, Donizetti, Rossini, sans compter que le maestro Auber voyait encore les représentations de la *Muette de Portici*. Quand je dis voyait, le mot n'est pas juste, puisque Auber n'allait jamais à l'Opéra quand on jouait la

Muette. Je l'y ai rencontré pourtant plus d'une fois, mais il jurait ses grands dieux qu'il ne venait pas pour la musique.

On peut dire d'Auber qu'il a fait le beau pendant près d'un siècle. Il y a des moments de distraction où je me demande s'il est vraiment mort, ce grand musicien qui avait vu guillotiner André Chénier et qui dînait chez moi pendant le siège de Paris. Je l'entends encore nous contant la mort d'André Chénier et nous disant : « J'ai quatre-vingt-onze ans : on aura beau guillotiner à la place de la Bastille, à la place du Trône ou à la place de la Concorde : je ne serai plus là, parmi les spectateurs. »

Et sur ces mots, comme pour reprendre un regain de jeunesse, Auber baisa les bras de Sarah Bernhardt et de Marie Roze.

Très peu de temps auparavant j'avais vu Auber à un des lundis de l'impératrice ; il conduisait l'orchestre pour le concert où, d'ailleurs, on n'avait indiqué que son répertoire.

Comme il demeurait intrépidement debout quand tout le monde était assis, l'impératrice alla gracieusement à lui : « Monsieur Auber, si vous refusez de vous asseoir, vous allez nous condamner à rester tous debout. »

— De grâce, dit Auber, que Votre Majesté ne me condamne pas à me rappeler mon âge. Devant vous, madame, je sens que j'ai toujours vingt ans.

Et Auber, l'œil vif encore, s'affirma debout en point d'admiration.

Que si on voulait savoir quelles étaient les belles spectatrices du temps des grands musiciens, je pourrais vous dire de beaux noms : la princesse de Ligne, la duchesse de Mouchy, la vicomtesse de Noailles, madame Pozzo di Borgo, madame de Lauriston, madame Thiers, mademoiselle Dosne, la duchesse de Valencay, madame de Coussy, madame de Girardin, la marquise Aguado, la comtesse Lehon, la princesse Bagration. De beaux noms, n'est-ce pas, mais surtout de belles figures !

IV

Le docteur Véron, qu'on avait surnommé Fontanarose, parce qu'il avait monté trop souvent sur le théâtre de la vie, fut agréable à ses amis, mais il fallait toujours qu'il y eût quelque chose de romanesque ou de spirituel dans l'aventure. Ne se souvient-on pas encore de cette petite histoire :

Le marquis de La Valette qui, après une jeunesse désordonnée, s'était rattrapé aux branches de la diplomatie, avec le rêve d'être un jour ambassadeur à Londres, ce qui lui arriva, rencontra, au foyer de l'Opéra, le docteur Véron.

— Comment, mon cher ami, après toutes vos plaidoiries si éloqu岸tes, vous qui défendez le ministère de Thiers dans le *Constitutionnel* avec tant d'à-propos, vous n'êtes en-

core que chevalier de la Légion d'honneur ! Tenez, voilà tout justement là-bas M. Thiers qui passe avec Rémusat. Le ministère est à vau-l'eau. Fait-on quelque chose pour vous, ô stoïcien ?

— Non ; d'ailleurs, je n'ai rien demandé.

— Eh bien ! ce n'est pas juste, on vous doit beaucoup ; demandez la croix d'officier... pour moi.

Véron trouve la plaisanterie fort drôle, il s'en va droit à Thiers et lui dit :

— Donnez donc la croix d'officier de la Légion d'honneur à La Valette, qui vient de me la demander comme si j'étais bien en cour.

Thiers dit à Véron :

— Comment ne me la demande-t-il pas pour vous ?

— C'est qu'il est trop diplomate pour ne pas commencer par lui.

Deux jours plus tard, la nomination de La Valette paraissait au *Moniteur*.

Véron avait ses heures cruelles, comme un

empereur romain de la décadence. Ainsi, il m'annonça un matin qu'il venait d'appuyer par une lettre bien sentie la candidature de son ami Mazères à la direction du Théâtre-Français que je gouvernais depuis longtemps.

— Je n'en crois rien, lui dis-je, vous n'êtes pas capable d'une pareille félonie.

— Moi, je suis capable de tout ; je ne veux pas que le Théâtre-Français soit livré aux bêtes comme vous en avez quelques-unes ; par exemple, Maria Lopez, la maîtresse à tour de rôle de Charles Blanc et de M. Dufaure, ce puritain.

La vérité, c'est que ça lui était bien égal. Aussi, le lendemain il écrivit une seconde lettre pour dire que, tout bien considéré, son ami Mazères était devenu trop provincial pour gouverner le Théâtre-Français.

Le docteur Véron était souverainement laid. Napoléon III lui dit, un jour, à brûle-pour-point : « Monsieur Véron, vous avez beaucoup d'esprit, mais vous êtes fort laid. »

Cela paraît incroyable, mais le mot a été dit. Le docteur nous a souvent raconté cette histoire d'un air dédaigneux, mais sans cacher toutefois son amertume. C'était à une des réceptions qui ont suivi le coup d'Etat. Il y avait là des ambassadeurs, des ministres et quelques aspirants ministériels. Le docteur venait d'être nommé député de Sceaux : il se croyait de la cour ; sa manière toute bruyante avait déplu au chef de l'Etat, lequel jugeait qu'il ne fallait pas aux Tuileries des personnages de comédie. Il ne fit donc pas de façons pour mettre Véron à sa place, c'est-à-dire « dehors », selon son mot. Les empereurs sont forcés d'être ingrats, car Véron avait bien travaillé pour le Président de la République. Il est vrai qu'il n'était pas monté à cheval le matin du coup d'Etat, pour être du cortège victorieux.

Un jour que Véron racontait cette aventure, et semblait en appeler des paroles du tyran, Rachel lui dit, avec son coin de lèvres railleur :

— Il aurait dû vous dire cette vérité en tête à tête.

Le docteur rengaina sa fureur. Mais, après tout, il n'en était pas moins laid. Pour ce qui était de son esprit, la vérité c'est qu'il était spirituel, quoique trop sentencieux et trop anecdotier.

On l'aimait un peu moins que ses dîners, où il avait la bonne grâce de ne jamais paraître le maître de la maison. Chez lui, tout le monde était chez soi. Bien mieux, on s'invitait soi-même, car jamais il n'invitait personne. A peine s'il disait aux uns et aux autres :

— Vous savez qu'ici on dîne toujours à sept heures — précises — ajoutait-il.

Pourquoi ce mot ? C'est qu'il était avant tout homme de théâtre, et qu'à huit heures et demie il arrivait à l'Opéra-Comique ou à la Comédie-Française. Il disait que le spectacle n'attend pas ; très souvent, il quittait la table comme un amphitryon qui va revenir. Il ne

revenait pas. La première fois que Persigny et Morny dînèrent chez lui, il ne fit pas plus de façons pour s'en aller, à peine au dessert. Persigny et Morny se levèrent, croyant qu'il fallait suivre au salon le maître de la maison pour le café. On les retint en leur disant que le docteur venait de prendre sans cérémonie la clé des champs, pour voir Faure dans *Zampa*.

J'ai dit qu'il était homme de théâtre ; oui, plus que tout autre depuis sa direction de l'Opéra ; sa vraie maison c'était le théâtre ; il avait toujours deux avant-scènes à l'année, soit à l'Opéra et au Théâtre-Français, soit au Théâtre-Français et à l'Opéra-Comique. Il avait peut-être raison ; les autres théâtres n'existaient pas pour lui. Mais comme il aimait ces trois théâtres impériaux ! Il connaissait par le menu l'histoire intime de toutes les actrices et cantatrices. Quand elles étaient en scène, elles le saluaient dans sa loge : c'était pour lui le baiser de la Muse ; il payait ces sourires au poids des diamants, car il fut tou-